

Zeitschrift: Générations : aînés
Band: 26 (1996)
Heft: 2

Artikel: Les derniers visiteurs
Autor: Deriex, Suzanne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-828610>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 10.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les Derniers visiteurs

Le studio avait une seule fenêtre, au nord.

En été, elle voyait dès le matin les rayons de soleil lécher l'herbe du talus et paresser au-delà de la voie de chemin de fer. Au moment de l'eménagement, son petit-fils, Jean-Claude, s'était inquiété :

– Es-tu certaine que les trains ne te gêneront pas ? En hiver, le coin cuisine sera bien sombre.

Elle l'avait rassuré : ce couloir à vivre était exactement ce qui lui convenait. Depuis qu'elle se déplaçait difficilement, peu d'espace lui suffisait. A son âge, on ne s'expose plus au soleil. Au passage des trains, elle rêverait de voyages, même la nuit ; surtout la nuit.

A côté de la porte d'entrée, le frigidaire reprit son ronronnement coutumier. La veille, Jean-Claude, venu l'embrasser une dernière fois avant son départ en vacances, y avait déposé le beurre, le fromage, la viande, les œufs, la crème, quelques fruits, de la salade, en ajoutant que dans le bac à congélation, elle trouverait de la glace mais aussi des repas tout préparés qu'il lui suffirait de réchauffer. Il était resté plus longtemps que de coutume, Jean-Claude, s'inquiétant de l'abandonner dans une maison presque déserte au moment des vacances. L'assistante sociale du quartier avait promis de passer...

Elle s'était récriée. Elle n'était pas malade, elle avait le téléphone, assez de bon sens pour appeler à l'aide en cas de besoin.

– C'est que, disait Jean-Claude, je serais plus tranquille car je ne suis pas sûr de pouvoir te téléphoner, le courrier peut mettre beaucoup de temps à m'atteindre ; de ton côté, ne t'inquiète pas : je t'écrirai souvent mais il se peut que mes cartes postales ne te parviennent qu'après mon retour.

– Pourvu que tu puisses me raconter de superbes vacances ! J'espère que tu ne pars pas seul, ajouta-t-elle, pour l'inviter à se confier.

Elle s'imagina le voir rougir avec

un peu d'embarras. Le plus beau cadeau qu'il pourrait lui faire serait de venir à deux lui raconter ce voyage. Jean-Claude avait l'âge de se marier et d'avoir des enfants, elle n'aurait pas voulu partir pour l'autre monde avant de le savoir bien accompagné.

☆☆☆

En toute saison, la fin de l'après-midi était l'heure qu'elle préférait. Elle s'étendit sur la chaise longue de rotin qu'elle avait toujours vue dans la famille. Le ciel pâlisait. Un train passa, puis un autre. Elle pensait à Jean-Claude, à l'avion qui l'emportait, à la jeune fille qui l'accompagnait. Il lui semblait qu'elle venait de s'étendre quand la première étoile s'alluma et qu'un train tout illuminé devança le bruit de ses essieux. Avant d'allumer la lampe, elle ferma la fenêtre et se souvint alors que son petit-fils lui avait acheté des filets de perche, en la prévenant : « Il faudra les manger tout de suite, pendant qu'ils sont frais ». Mais il était bien difficile d'aérer le studio, elle devrait dormir dans l'odeur du poisson. Peu importait puisqu'il avait voulu lui faire plaisir. Elle ouvrit le paquet, s'inquiéta : il y en avait beaucoup trop, elle n'avait pas un tel appétit ! La sonnette de la porte d'entrée retentit. Qui pouvait avoir besoin d'elle à cette heure ? Le pêcheur, en pantalon de toile et maillot de corps, se tenait sur le seuil. Toute heureuse, elle le fit entrer : il allait partager son repas et déboucher une bouteille de Riex car son petit-fils avait mis du vin blanc à rafraîchir. L'homme avait un robuste appétit. Elle but quelques gorgées, se sentit la tête légère, se souvint comment elle aussi, autrefois, pêchait sur le Léman avec ses cousins. Ce fut une si bonne soirée que l'homme promit de venir le lendemain avec des ombles chevaliers.

Sans le savoir, elle avait atteint l'âge où les montres ne mesurent plus le temps, l'âge où un an peut passer comme un jour, l'âge où une

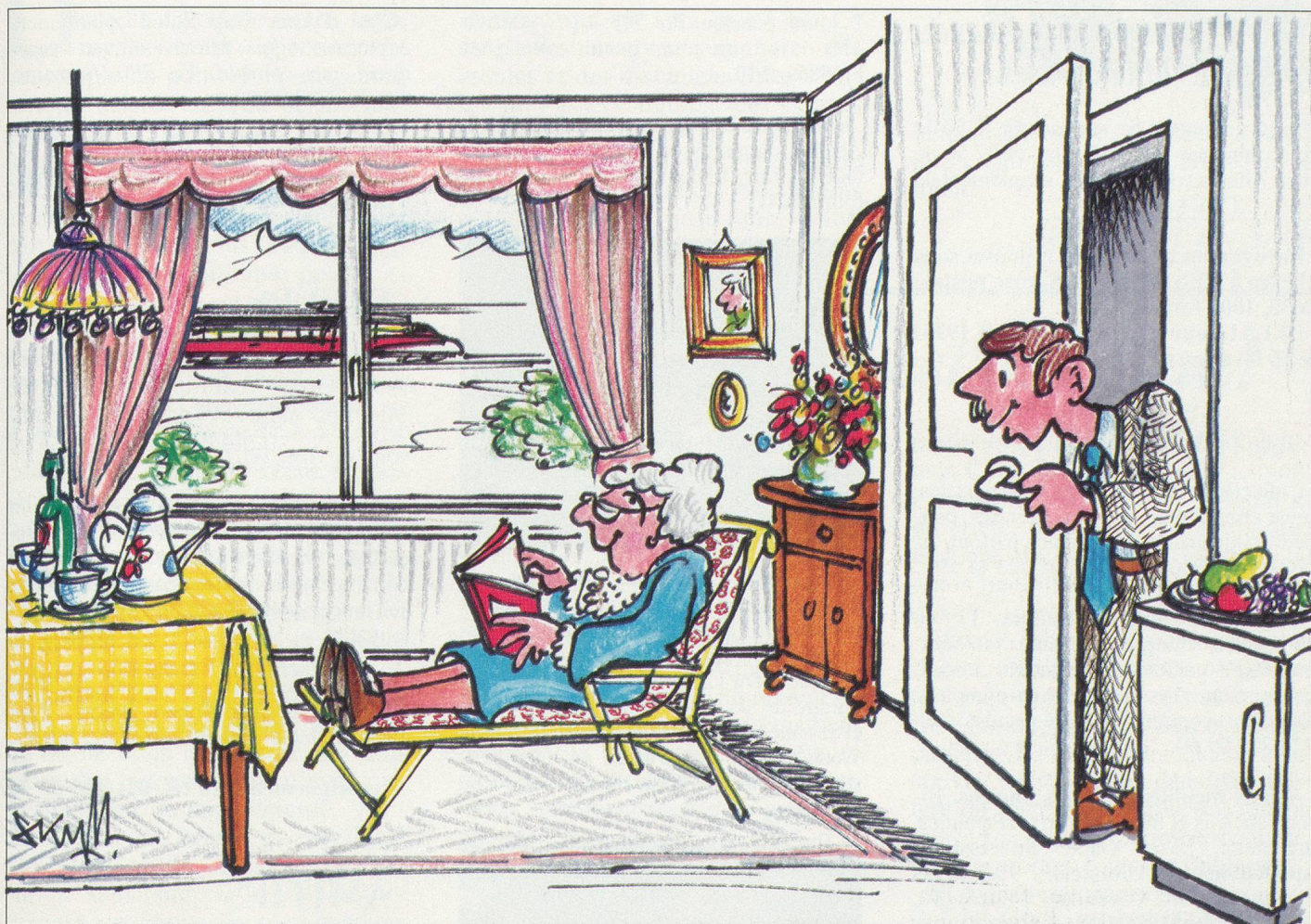
heure peut prendre la densité de toute une vie, où la seconde accueille l'éternité.

Le ciel s'était couvert. La ville et la campagne dormaient. Les néons de la cuisine étaient restés allumés. Quand la sonnette retentit une seconde fois, elle se leva sans surprise, tout habillée et bien dispose après un somme sur la chaise longue de rotin. L'installateur du frigidaire était en vacances et il en profitait pour s'assurer qu'une température idéale régnait dans ses armoires. « C'est que, disait-il, il y a toutes sortes de marques de frigidaires et, dans une maison comme celle-ci, à loyer plus que modéré... » Elle se hâta de le rassurer, l'appareil fonctionnait à merveille mais que c'était aimable à lui de passer ! Elle avait posé prestement pain et fromage sur la table, avec un petit verre et une bouteille de lie car décidément, la nuit avançait. Il en avait des choses à raconter, l'installateur ! Un train siffla dans le lointain et peu après, la sonnette se fit entendre de nouveau. C'était le camionneur, celui de son dernier déménagement, qui avait transporté le lit, l'armoire, la chaise longue, la table à ouvrage qui pouvait aussi servir d'écritoire, seul beau meuble qu'elle eût conservé. Jamais il n'aurait imaginé qu'il ferait si bon vivre dans ce couloir ; et quelle vue intéressante sur la voie ferrée et sur les trains ! Comme l'aube blanchissait, ils se penchèrent l'un après l'autre à la fenêtre :

– C'est que, de chez vous, dit l'installateur, on pourrait presque voir le soleil se lever.

☆☆☆

Elle ne se rappelait plus quand le carreleur était entré. En tout cas, ils se retrouvèrent tous quatre autour de la petite table avec du café fumant. Le dernier venu, un homme chétif, qui engloutit biscottes et confiture, beurre, fromage, et le fameux cake anglais qui pouvait se garder des mois. Elle les regardait, heureuse à



dessin Skylj

la pensée que Jean-Claude n'avait pas fait des provisions pour rien.

A l'aéroport, Jean-Claude et Catherine attendaient leur vol charter, dont le retard s'étirait, indéterminé. Pour eux aussi le jour se levait, après une nuit de sommeil entrecoupé et avec déjà un jour de vacances en moins. Il s'étira, se leva:

– Autant profiter de ce retard pour téléphoner à ma grand-mère.

– Ta grand-mère ? Comme j'aimerais la connaître ! Mais tu vas la réveiller.

– Je ne crois pas; elle se réveille toujours avant moi. Et elle sera contente d'entendre ma voix.

– Es-tu son seul petit-fils ?

– Je suis toute sa famille. C'est elle qui m'a élevé après la mort de mes parents.

Il n'y eut pas de réponse à l'autre bout du fil. Jean-Claude pensa s'être trompé de numéro, il refit les chiffres avec grande attention, compta dix appels, puis vingt.

– Pas de réponse au téléphone et pas d'avion: c'est plus qu'une coïncidence, dit Catherine. Reprenons le train pour voir ce qui se passe chez ta grand-mère.

Elle avait posé sa tête sur l'épaule du garçon et somnolait, bercée par les cahots du train. Lui regardait la campagne, les blés mûrs, il s'imaginait ouvrant la porte et disant: «C'est moi, grand-maman, tu vois, je n'ai pas pu partir en vacances avant de te présenter Catherine.» Le train passait sous la fenêtre du studio avant d'entrer en gare. Il la fixa longuement, espérant voir une sil-

houette se déplacer dans l'embrasure.

Elle ne fermait jamais sa porte à clé. Jean-Claude sonna selon le signal convenu, ouvrit et dit:

– C'est moi...

Ils restèrent un instant sur le seuil, face à toutes ces provisions déballées, face aux verres, aux assiettes, aux couverts posés ici et là, sur la table, les chaises, la chaise longue et même le lit. Elle, assise dans le fauteuil, les yeux mi-clos, les accueillait de son sourire le plus confiant. Au moment où Jean-Claude la prit dans ses bras, il comprit que son cœur, qui n'était plus que joie, avait cessé de mesurer le temps.

Suzanne Derieux